

"EN ATTENDANT VOTRE PROCHAINE ENGUEULADE..."

# Les bonjours de Louis-Ferdinand

Signé Furax, le courrier de Céline n'aura épargné personne à la NRF, sauf Roger Nimier

À JEAN PAULHAN

Le 25/8 [1954]

Mon cher J.P.

Il faut choisir son instant entre deux vents de vacances ! celui des grandes vacances dure plus longtemps que la mousson ! et le vent des vacances d'hiver siffle déjà ! Gaston n'a toujours pas répondu à trois de mes lettres ! ce vieux chocolatier est grossier quand souffle le vent d'Evian ! vous qui êtes son vieux grognard (je suis de la classe 12 ! attention !) vous pouvez peut-être lui demander une réponse au sujet du *Professeur Y* en livre ? s'il ne veut pas, très bien, je me donnerai à la Parisienne !... la fin de l'article sera bientôt prête, les vacances me hâtent au labeur, moi ! où avez-vous été souffrir ?... quelle mousson vous accable ?... puis-que vous finirez par voir votre chocolatier voulez-vous lui dire que j'ai été enchanté par l'immense effort de lancement de *Normance*. Prodigieux ! Nouvelles littéraires, Figaro... etc ! je ne téléphone plus à la N.R.F... la débilité mentale plus la mousson d'une vacance ou de l'autre... c'est trop ! puisque vous me semblez,

dans ce lazaret, avoir encore une once d'esprit voulez-vous me faire l'amitié de demander à Gaston si *Normance* a été un désastre comme le précédent ? si c'est le cas, je poserai les clous ! *Normance* a été un travail terrible (qui s'en doute ?) et grotesquement payé ! une véritable insulte ! je ne repiquerai pas ! salut ! pas de blablas, bougre !... (les comptes d'Hachette etc. !... les délais, les dépôts !... etc !...) qu'il me dise, l'empereur Gaston, combien il en a vendu ? et si ça se vend encore ? ils n'ont même pas *correctement imprimé* tellement la mousson leur soufflait au cul ! interversions de lignes entières ! on ne m'a pas envoyé une seule coupure de presse !... l'affolement général ! la mousson Goncourt va maintenant souffler... et puis la mousson de la fatigue après le Goncourt !... J'attends que Canavaggia se charge de taper la fin du P<sup>e</sup> V... elle doit être là fin du mois... à moins qu'une mousson... Bien affectueusement à vous LF Destouchés

À ROGER NIMIER

Le samedi [1<sup>er</sup> août 1959]

Cher Roger, vous avez vu ces Gallimards en plein effort, les riches sont tout le temps en train d'hériter et de nous voler, nos heures, notre vie, leurs enfants de nous couvrir d'ordures et de nous faire voir ce que pensent leurs parents, haine et mépris... la malice avec eux est de se taire, s'ils vous engraisent, c'est pour les murènes... d'ailleurs les pauvres ne sont que des primates déçus, tout aussi féroces, dégueulasses que les riches... plein les plages, plein les routes, plein les cimetières, les asticots... ne vous faites pas blesser, accidenter ! l'accident est un sport de riches... le pauvre y geint, souffre, lasse, perd sa place de clown... Hardiesse aux riches ! Platitude aux vils ! On vous embrasse

Louis

La route est à organiser, les vraies vacances, massacre de pauvres par les riches en autos blindées.

maintenir en forme, se hisser dans l'humeur de la véritable création littéraire.

Grosso modo, cette correspondance peut se diviser en trois parties inégales. D'abord les lettres d'avant-guerre. On sait que Céline avait proposé le manuscrit du « Voyage » à Gallimard en avril 1932 et que les hésitations embarrassées de la maison lui firent préférer Denoël où l'accueil avait été immédiat et enthousiaste. Gallimard demandait alors aux auteurs postulants un bref résumé de leurs manuscrits. Céline se plie à cet impératif et définit le « Voyage » comme « une manière de symphonie littéraire, émotive » (déjà le thème de la « petite musique » et la prédominance bien celine de « l'émotion » sur « les idées » !). Mais surtout, mû par une extravagante pudeur liée à un redoutable aveu, il omet de parler de Bardamu le narrateur dans son résumé des faits, il se contente de l'assimiler à sa propre personne pour ne relater ensuite que les aventures de Robinson. Et il conclut en ces termes : « C'est du pain pour un siècle et demi de littérature ; c'est le prix Goncourt 1932 dans un fauteuil pour l'heureux éditeur qui saura retenir cette œuvre sans pareille, ce moment capital de la nature humaine. » Qui a dit que les écrivains n'étaient pas lucides sur la qualité de leurs œuvres, avec le sourire en prime ?

Un détail : publié chez Gallimard, il est vraisemblable en effet que le « Voyage » aurait raté le Goncourt d'un poil chez Denoël qui, lui, n'était pas diffusé par Hachette. Dans sa préface brillantissime, Sollers, intrépide, semble attribuer du reste au refus de la NRF et à l'échec du Goncourt la dérive celine des pamphlets antisémites. Ce qui est tout de même faire bon marché de l'idéologie ambiante de la petite bourgeoisie d'avant-

guerre dont Céline est aussi un parfait spécimen et oublier son pacifisme forcé lié à ses souvenirs de 14, dont l'antisémitisme est alors l'une des manifestations évidentes – Léon Poliakov ne s'y était pas trompé.

Deuxième partie, les lettres à Paulhan de la fin des années 40. Courageusement, celui-ci veut arracher Céline à l'oubli, au silence. Il lui offre l'hospitalité des « Cahiers de la Pléiade » où vont

**La Nouvelle Revue française lui paraît une « abrutie clique de cancrs prétentieux », de « roupillons mal intentionnés », de « gibelins alcooliques fédérés fous jaloux »...**

paraître des extraits de « Casse-Pipe ». Et troisième partie, la plus longue, la plus riche, celle qui suit le contrat signé avec Gallimard dès son retour d'exil en 1951. Ses correspondants principaux : Gaston Gallimard, bien sûr, Jean Paulhan jusqu'à leur rupture de janvier 1955 (Paulhan n'en peut plus de se faire engueuler, de se faire traiter de « pauvre asservi » ; à l'évidence, il ne comprend

rien au caractère de Céline : « Vos lettres sont amusantes comme peuvent être amusantes des lettres d'enfant ou de fou », lui dit-il avant de conclure : « Somme toute, je vous aimais bien. Pourquoi diable avoir un aussi sale caractère ? ») ; et enfin Roger Nimier qui, dès son engagement en décembre 1956 comme conseiller littéraire, Rue-Sébastien-Bottin, deviendra son irremplaçable interlocuteur, complice et ami de l'autre côté de la barrière.

Tout est bon, chez Céline, pour protester, ironiser, persifler, réclamer et vociférer. Ses livres se vendent mal, Gallimard les sabote et favorise ses rivaux (mais il oublie par exemple que, par crainte de poursuites pénales en diffamation, il a interdit à son éditeur d'envoyer le moindre service de presse, de faire la moindre publicité dans les trois mois qui suivent la mise en vente de « Féerie pour une autre fois »). Son obsession : la Pléiade pour laquelle il harcèle Gaston. Comme s'il voyait là l'unique passeport de la pérennité littéraire, la reconnaissance définitive de son style. « Je risque fort d'être décimé avant d'être pléiadé », se plaint-il. Exact ! Le « Voyage » et « Mort à crédit » ne sortiront en Pléiade que quelques mois après sa mort. Et pourquoi pas une nouvelle édition illustrée du « Voyage » ? (Ah ! s'il avait pu connaître les dessins celine de Tardi, dans leur parfait équilibre entre le rêve cauchemardesque et le populisme naïf !) Par ailleurs, la Nouvelle Revue française lui paraît une « abrutie clique de cancrs prétentieux », de « roupillons mal intentionnés », de « gibelins alcooliques fédérés fous jaloux », une « tripotée d'abrutis débiles mentaux bafouilleurs, hébétés par les dernières vacances et déjà tout médusés par le calendrier des prochaines ».

Les vacances, parlons-en ! Voici un autre